GALLAND

IDÉES POÉTIQUES.

Maurice GALLAND

IDÉES POÉTIQUES

POÈMES

FRANCE-ÉDITIONS
PARIS, 5e

Maurice GALLAND

IDÉES POÉTIQUES

POÈMES

FRANCE-EDITIONS
PARIS - 8e


L'INSPIRATION


GALLAND

Maurice GALLAND

IDÉES POÉTIQUES

POÈMES

FRANCE-ÉDITIONS
35, Av. Franklin-D.-Roosevelt
PARIS (8)

DEVISE

De la Musique avant tout
Suivant l'exemple de Verlaine
Un rythme sûr, libre et doux
Sur des pensées sereines.

Du réalisme, et du moderne
Des touches d'or, et des notes de cuivre
Plus une tache sale, ou une phrase terne,
Mais, le simple tracé d'un monde qui dût vivre.

NOCTURNE MODERNE

Le soir est sur les rues,
Mon désir intense remue
des frissons ;

Des molécules
Pleins de fièvre farouche,
Des cheveux longs
Et les cœurs d'une bouche
Qui hurlent,
Comme des trompettes.

Une ombre dans ma tête
Un souvenir qui guette
Mon corps ;

Le spectre d'une flamme
Qui brûle un corps de femme
Avant l'aurore.

Une fille que j'enlace
Une âme qui trépasse
Dans un baiser.

O Dieu ! Je voudrais habiter l'enfer
Pour satisfaire
Mes Voluptés.

IMAGE

Rêves oubliés
Poussière dorée
Qui ferme mes yeux.

Vous n'êtes ce soir
Qu'un voile noir
Sans une tache bleue.

Je revois une image
Une lueur, un visage,
Des bruns cheveux ;

Des bras qui bougent,
Un manteau rouge
Un regard lumineux...

Et tout le firmament
Et ses millions de feux.

VERITE

Tes yeux sont comme les ruisseaux ;
Il y a de tout dedans : de la boue, des cristaux
Du soleil ;

L'infini du ciel, la pureté d'un miroir
Il y a la vie mauvaise dans leurs deux perles
[noires
Sans pareilles.

Il y a souvent l'indifférence, la haine
Des vagues sombres, les lueurs, des chaines
Vermeilles.

Et... il y a toujours, quand je te dis... Je t'aime
Le spectre du sommeil.

REALITES

Verres de vin !
En eux le chagrin
Se peint de rouge.

Verres de vin !
Un fond sans fin ;
Des lèvres rouges.

En des cercles serrés
Les rêves estropiés
Meurent dans ce bouge.

AVEU MODERNE

Le paysage est froid
Comme une onde gelée
Quand tu es loin de moi
O Bien - Aimée.

Mon cœur est froid
Comme la peau d'une morte
Quand tu franchis la porte
Pour t'en aller.

En mon être, tout le sang
N'est qu'un feu dévorant
Quand ton chant plein d'été
Ne vient plus me bercer.

Toute couleur devient sévère
L'hermine des hivers
L'obscurcit,
Quand tu t'enfuis.

REVES

Vin blanc !...
Tremblant
Mon cerveau imagine
Un chemin de fleurs !
Un peu de bonheur
Par ta beauté divine.
Un sourire en mon âme !
L'amour d'une femme !
Un chant dans mon cœur !...

Mais, c'est idiot, j'oublie...
Que ma vie
Vient de signer sa mort
Par ton départ !

Chien de Cafard !
J'oublie que j'ai déjà
Mon être en l'au delà !

TRISTESSE ET ENVIE

Dans les terres, parmi les blés mourants
Je me suis exilé,
Comme eux, Je viens tristement
Vers mon dernier été.

Le soir chante, lugubre complainte
Son ultime prière,
La nature d'encre noire se teinte
Voici l'enfer !

Comme eux, Je voudrais que la mort
Me visite
Et m'enlève en son char dont les couleurs
Changent si vite.

Je voudrais descendre en ce séjour barbare
Où dansent les flammes
A leurs lueurs sinistres, finirait mon cafard
Et jouirait mon âme.

En ce Domaine, plus d'heures vides, ni de
[jours vains
Plus d'hivers,
Et j'aimerais le Diable même, si enfin !
Je peux vivre en enfer.

MALEDICTION

Que c'est malheureux
Une langue qui jette
    A la tête
Des sons galeux.

Que c'est noir, la peste,
La lèpre, le choléra
    Un faux pas
Et le reste !

Que c'est laid
Le vice, la haine
    Les chaînes
Et les plaies.

Hélas, tout ceci n'est rien
C'est bien encore plus triste
    Sachez-le bien
D'être un artiste !

REGRETS

Chaque Poète a son stimulant :
L'un a ses songes, son idéal, son visage
L'autre ses textes, La nature, Les nuages
Moi — j'ai du pinard et du Blanc.

Dans ses volutes comprimées,
Je sens tout, Les saisons, Les hivers,
Je vois les amoureux... Je me vois solitaire
Je sens la vie au courant d'air glacé.

Je vois les jolies filles sur le trottoir d'en face,
Les maisons grises, les arbres jaunissants,
Je vois mes souvenirs s'en aller lentement
Je vois un éclair rouge... La jeunesse qui [passe.

PAYSAGE

Le soir tombait
Sur les toits tranquilles
De la ville ;
Confondant leurs voix
Les grands bois
Fébriles
Murmuraient ;
Et leur chanson
L'enveloppait
De frissons.

La brume se levait ;
Des flocons blancs
Tourbillonnaient
Dans le vent,
Et lui cachaient
Le firmament.
Et sur le trottoir
Aux reflets bizarres,
Le pas traînard
Et saccadé
De quelque clochard
Perçait le silence noir.

A ma sœur

PURETE

Tes yeux à toi sont purs !

Ils ne sont pas comme l'azur
De ceux d'une Amante,
Car même, lorsqu'elle chante
Ils charrient une eau trouble ;
On peut s'y voir en double
Dedans.

Le premier voudrait fuir,
Quand le second veut y mourir
Lentement.

Tes yeux à toi sont purs.

SOUVENIR

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ?
Les feuilles jaunes s'écrasent sur le sol
Et leur poussière dorée s'envole
Dans la bise froide de l'hiver revenu.

Comme elle, la vie passe et s'enfuit
Les moments heureux vite s'effacent ;
Mais au cadran des pensées, leurs traces
S'impriment et reviennent chaque nuit.

LUNAIRE

Cette nuit, O lune
Tu es pâle
Comme le sourire d'une morte
Qu'a figé glacial
Le tombeau, qui la porte.

Cette nuit, O lune
Ton disque est ébréché
Comme une porcelaine usée,
Dont la fabrication
Viendrait de Deucalion.

Cette nuit, O lune
Ta lumière glacée
N'éclaire que faiblement l'immensité
Et à tes pieds
L'océan gronde et rugit
Sur la grève
Comme une foule, dont la voix
S'élève
Pour maudire quelque roi.

CONTEMPLATION

Avez-vous quelquefois le soir, àlors que tout
[s'endort,
Sous les feux du couchant, qu'éteint
[l'obscurité
Erré dans la campagne enlacé de fraîcheur
Dans les sentiers perdus, tout seul, pour
[rêver ?

Avez-vous reposé la nuit dans les forêts
[profondes
Où les chefs des arbres, sous le rythme des
[vents,
S'agitent frénétiques en une immense ronde
Où ondule gracieux leur superbe océan ?

Avez-vous écouté assis au pied d'un chêne
Les murmures carressants, que transporte la
[brise
Sous la clarté d'or pur des étoiles lointaines,
Pendant que dans les nues notre songe s'irise.

Avez-vous entendu dans le souffle des nuits
Les soupirs languissants des végétaux, qui
[dorment
Se melant à la feutre et triste mélodie,
Que les oiseaux cachés, s'abritant sous les
[ormes
Sanglotent pieusement sur le bord de leurs
[nids ?

La-bàs, le ruisseau serpentant dans la plaine
Sous les multiples yeux d'un ciel plein de
[mystère,
Roule en son onde sombre une chanson
[sereine
Et s'étire, semblant lui aussi, contempler
[l'univers.
Des arbres se dressent sur sa rive incertaine
Et leurs masses noires, en découpant l'espace,
Forme une gorge étroite où le flot roule et
[passe.

ROMANCE

Tu es belle, plus belle
Que les fleurs nouvelles,
Qui ornent le printemps.
Et tes doux yeux
Aussi profonds, que les cieux
Sont un morceau du firmament.

Sur tes lèvres vermeilles
Je veux, telle une abeille
Butiner le bonheur
Et dans un soupir,
Je veux te redire,
Que tu vis en mon cœur.

Tu es la vie, qui me sourit,
Quand dans l'ombre, je pleure
Et sans toi sur terre
C'est l'éternel hiver,
Qui me désole.

C'est son linceul,
Qui blanchit mes douleurs.

INSPIRATION

La blancheur du papier,
Comme un aimant m'attire
Et je sens, ma pensée
Déjà prête à tout dire.

Oui, c'est l'heure, c'est l'instant
Où mon cœur contenu
Laisse échapper ses sentiments
Et son désir méconnu.

Une page, deux pages, un journal,
C'est peu, c'est rien pour un sentimental,
Qui aime chanter les être aimés ;
Déjà un ou deux mots sont des réalités,
Dont la présence est douce à l'âme solitaire.

Se confier, par la plume, pour celui qui écrit
Est l'action idéale effaçant les soucis...
Il est plus réchauffé, que le destinataire.

PAYSAGE

La nuit
Sans bruit
Se pose sur la plaine ;
Et des lueurs
De pourpre et d'or
Transpercent son ébène.

La mer
Légère
Murmure dans le lointain,
Sa pure écume
Résume
Un thème sur le chagrin.

Solitaire ;
J'écoute son langage
Et j'espère
Ton image.
Et je crois voir
Ivre d'espoir
Briller en l'ombre bleue
Ton sourire et tes yeux.

Le vent
Palpitant
Sur les sables tremblants,
M'apportent sans cesse
Comme une caresse,
Ta belle voix qui pénètre mon sang.

Puis le flot sur la grève
Emporte mes rèves
En son néant,
Puis dans l'espace
Tout s'efface
Et se fond ;
La nuit
Sans bruit...
S'est endormie sur le vallon.

PASSE

J'étais heureux comme un Roi,
Quand elle m'a dit : « Je t'aime ».
Et j'étais prêt, ma foi,
A vénérer Dieu et à faire des poèmes.

Maintenant le songe est passé
Et je suis solitaire,
Son visage adoré
N'éclaire plus ma misère.

Alors, dans tous les bars
    Je vais aller,
Dans les verres mon cafard
Finira bien par se noyer.

HYMNE I

O, Raymonde, pour te chanter,
          Ma muse
          Est confuse,
Car en effet, louer, immortaliser
          Une rivale
          Fatale,
C'est pour toute Déesse
Le comble de la détresse.

....

IDEAL

O toi, qui vis en tous mes rêves,
O toi, en qui paraît le jour ;
Avant que ma vie ne s'achève
Accorde-moi un peu de ton amour !

Je voudrais que tu m'aimes,
Je voudrais, que tes yeux,
Comme dans les poèmes
M'apportent un coin des cieux.

A mon neveu.

HYMNE II

Je salue par ces vers
    Ton réveil,
La brise de l'hiver
    S'éveille
Et s'adoucit soudain
    A tes yeux
Aux paupières de satin.

    Le soleil
Marchant à pas tremblants
S'allume flamboyant,
Quand ton visage aimant
Parait sans pareil.

En te voyant, vision douce et blonde,
Moi - Je vois rire le monde
Et s'enfuir les chimères ;
Je vois briller l'azur
Sur les flots calmes et verts,
Dont les vagues murmurent
    A ta personne,
Un hymne, qui rayonne
    Sur le matin ;

Et les nuages, que le ciel abandonne
S'envolent dans le lointain.

La nature entière chante
Avec les oiseaux,
Et dans les roseaux
Son âme frissonnante
Gémit et pleure
Aux accords
D'une lyre de bonheur.

A mon père.

SOUVENANCE

Depuis le soir terrible où le char d'un été
T'enleva brusquement à mes yeux enfantins
Traînant dans son sillon les sanglots de cha-
Vers son immensité ; [cun

Je te revois encore, et te verrai toujours
Après tes dures souffrances couché sous le
[linceul,
Où le regard crispé, tu attendais l'envol
Vers un meilleur séjour.

Cette vision glacée prise en ton noir berceau,
Fût la dernière image, que je pus emporter
Avant que de sa pierre à nos yeux égarés
Te cache le tombeau.

Puis, pour un monde inconnu, dans un rouge
[cercueil,
Sous des pas chancelants, ton corps meurtri
[et froid
Bercé brutalement, franchit, alors, le seuil
Pour la dernière fois.

A ma mère.

MEDITATION

J'ai réfléchi, Petite Mère
Aux propos méchants et rebelles,
Qui sont venus hier
Sur mes lèvres cruelles.

Souvent, sur la route vitale,
    Sous un astre fatal
On marche péniblement ;
Tantôt courbé, souvent rampant ;
Alors on perd, ou l'on renie
Les purs conseils d'une Maman.

Parfois la vie nous prend très tôt,
Pour former d'une dure manière
Un grand destin aux sommets hauts,
Où un grandiose, mais froid calvaire ;
Aussi, il est de pénibles instants
Où excités..., perdus dans un remous
D'alluvions sales et de ressentiments
On siffle le râle d'un injuste courroux.

Aussi, Petite Mère, j'implore ton pardon,
Un fils, hélas, n'a pas le précieux don
De voir ton Amour... L'abîme
De la vie a des parois si lisses ;
Naître est notre premier crime
On le façonne ensuite...
Avec tant de délice !

VENT

Le vent qui pousse
En chantant
Les brins de mousse,
Chasse l'Automne
Monotone
Et tremblant.

Son courant mauvais
Sur son aile emporte
Les herbes folles... et
Brutalement cueille
Les tendres feuilles
Pour faire des mortes.

Partout dans l'univers
Il promène
Son tourbillon de glaires ;
Il installe l'hiver
Pour satisfaire
Sa colère.

Comme un autre Attila
Il efface
Toute trace
Et ne pardonne pas.

OBSESSION

Sur la terre froide, sans soleil ;
Je traîne
Rivé par des chaînes
D'ennui
Un feu solitaire, qui brûle mes nuits.

Un aigle noir,
Etreint mes prières
Dans ses serres
Chaque soir.

Je ne trouve pas près de la flamme
Le réconfort...
De sa chaleur ;
Il manque une pensée,
Qui vibre en ma pensée,
Il manque à mon âme
Un souvenir heureux, qui puisse la calmer.

Il y manque la paix.

EXIL

Des toits,
Une Eglise
Son clocher.
Des bois,
Sous la brise
De l'été.

Et là ! Moi
Qui rêve à toi
Qui m'a quitté !

Etrange mélodie
Triste chant de mon cœur,
Chantez mes souvenirs,
Chantez tout mon bonheur,
Que la Mort
Vient de saisir.

CRITIQUE ET VERITE

A tous les petits musiciens
Qui se croient tout et ne sont rien.

O nature, O ciel !
O Dieu Eternel
Ame de l'Univers !
O Paradis - Enfer
O Vierge, O Lucifer !
O Gouffres profonds
Où lentement fond
Le songe et l'Espoir !
O fumée noire
Aux Gorgones soumises
Et qui grise
Le Destin ;
Je vous honore
Beautés d'horreur,
Et vous implore ;
Que vos mains
Dès demain
Enlèvent de terre
Ce ramassi vulgaire
De petits musiciens.

Tuez, crucifiez, découpez, tous ces cerveaux [créateurs,
Car ceux, qui sont en vue, sont ceux qui valent [rien.
Ce sont des Reptiliens
Visqueux, des caniches
De foire
Qui fichent
La Gloire
Dans l'odeur du purin.

Oui tuez, crucifiez, brulez !
Faîtes bouillir dans des marmites
Ces cerveaux pleins de mites
Et de stérilité !
Allez, O furies, mes Amours,
Allez, allez mes Belles,
Que leur sang ruisselle.
Tuez, torturez, découpez
Tous ces talents, qui n'en sont pas,
Ces ignorants, tous ces riens magnifiques
Qui ne devraient figurer
Qu'en des visions microscopiques.

Brulez-les lentement
Et si la mort
En a horreur,
Ils en réchapperont ;
Par leur valeur
Ils renaîtront
Sous forme de « Chien-dent ».

Un accordéoniste,
Que je vis l'autre soir au café de Lyon
Pour un crochet,
Je l'écoutais,

Alors, je remarquais l'âme triste,
Le minable destin, de son accordéon,
Car servir un tel homme, qui bouffe tant de
[mesures,
C'est pour tout instrument le comble de l'in-
[jure.

OBSESSION II

Je ne sais où trouver le bonheur
Aussi j'erre dans les rues
Chaque soir.

Je me repais de sales couleurs
D'un chant lugubre, qui remue
Des notes noires.

J'erre et je cherche partout
Un abri, l'illusion, le néant
La paix.
Mais toujours je tombe sur vous,
Mes souvenirs, mes haines, mes élans,
Partout,
Vous m'attendez
Sagement.

RÉALITÉ

Une Eglise ! C'est froid
Comme une femme frigide
Un Prêtre ! C'est sournois
Comme un cerveau perfide.

Partout dans la religion
  Les ailes des croix
    Sinistres avions
Planent sur les corps ;
Ombres d'oiseaux de proies
Sur un charnier de morts.

Pour tromper une vie
    Sans raison
L'humanité vient là dans ces maisons
Faire ses bigotteries.
Elle y vient pressée matin, soir
Comme le mâle en pleine envie
Qui suit les femmes des trottoirs.

      Oui
L'humanité vient là
Affolée par sa peau,
Que tâte le néant de son haleine.

Elle vient là vers le tombeau
Teindre son âme d'Ebène
A l'influence des noirceurs ;
Elle vient là sans ferveur
sans croyance
sans but.
Et son œil est sans Vue
Car la voûte est glacée
Glacée par le silence...
De la Divinité.

NEANT

De la glace
De place en place
Sur mon âme.

Un fluide qui bout
Dans un crâne fou
Rempli de flammes.

Des routes sans fleurs
Bordées d'arbres morts
Tendant leurs mains.

Du noir sur l'été
Comme des robes de Curé
Sur de l'or fin.

La Destinée

O Satan, O Lucifer
Toi, qui fais la destinée
Prends mon cœur en pitié
Emporte-moi dans tes enfers.

NOCTURNE II

Poète
Arrête
Un instant
Tes pas de géant.

La lune accroche au plafond
Son lustre jaune et rond,
Qui luit comme un franc neuf,
Comme un jaune d'œuf
Sur un fond noir.

Arrête
Poète !
Voici le soir
Qui berce l'espoir.

La mer déroule ses beaux cheveux
Où des éclairs se mêlent aux reflets bleus ;
Le vent, la force à chanter la tristesse
Et son tendre piano s'élève sans cesse
Vers l'infini.

Arrête
Poète !
Respire la nuit
Qui endort les soucis.

La nature s'est baignée dans de l'encre,
Tout est noir, comme le cerveau d'un cancre ;
L'air est tranquille, la ville dort, c'est le désert,
La lune monte toujours comme un funiculaire.
Vers un sommet ;

Arrête,
Poète !
Goûte la paix
Qui calme les plaies.

Goûte la nuit
Et oublie
Les envies ;
Cherche la vie
Dans l'obscurité !

C'est ton royaume,
Puisque tu n'as pour chaume
Que la pauvreté.

A ma sœur.

APRES UNE QUERELLE

Tu dis toujours que je suis le dernier
    A demander pardon,
C'est vrai, Petite Sœur, et je ne puis nier
    Que tu as raison.

Je suis un frère méchant ! et je possède
    Un bien dur caractère.
Et je te fais souvent d'une façon si laide
    Des milliers de misères.

Des misères... Je suis, hélas, modeste
    Quand il s'agit de peine,
Lorsque je récompense par des odeurs de [peste
    Ton affection sereine.

Je n'ai aucune excuse à invoquer,
    Je n'ai rien
Pour mettre en tes étés
    Tous ces tons de chagrin.

Je n'ai rien quand nous sommes seuls
    Tous les deux,
Pour envelopper sous un linceul
    Tes beaux yeux.

Je suis un méchant frère, un misérable
Un bon à rien
Et qui n'est même pas capable
D'être humain.

J'implore ton pardon, car j'ai tort
Arrête ta peine
A l'avenir, j'essaierai d'être fort
Et de faire des heures saines.

J'essaierai de comprendre ton cœur
Tes sentiments,
J'essaierai d'engendrer le bonheur
En te parlant.

Daigne me pardonner, je suis si peu
Près d'une pyramide
Ma seule excuse est un grand feu
Dans mon cœur vide.

Dors Raymonde
Ne rêve plus,
Laisse fuir l'onde,
Qui ne reviendra plus.

Ou elle sera si claire
De couleur
Que tu verras dans son verre
Un paradis de fleurs.

VIEUX NICE

Des rues étroites,
Des maisons sales et droites,
Comme des squelettes.

Une foule grouillante
Possédée et hurlante,
Tel un aigu de trompette.

Noirci ! Au fenêtre du linge
Tend ses bras de singe
Vers la rue ;
Vers les pierres,
Vers un étal où dort
Le poisson mort
Et qui pue
Le cimetière.

Des fontaines partout,
A côté des poubelles, des égoûts,
Des tas d'ordures.

Des escaliers tordus, bizzares,
Comme des jambes de vieillard
Sous leur armure.

Des marches qui glissent,
Comme la peau lisse
Des femmes.

Une Cathédrale
Dont les murs râlent
Sous l'obscurité ;

La lame de son clocher, perce à peine
Les toits serrés,
Dont la haine
Tue l'été.

JOUISSANCE

J'aime les filles nues,
J'aime la chair qui remue
    Et qui sue
    Le péché.

J'aime les cœurs rouges,
J'aime les sales bouges
    Où bouge
    La volupté.

J'aime le vice, la haine,
Les souffrances humaines
    Aux fontaines
    De sang.

Mais, surtout
J'aime voir dans tes yeux verts
    L'épouvante et l'enfer
    Faire taire
    Tes sentiments
    Les plus doux.

J'aime ton désespoir,
    Puisqu'il est mon pouvoir.

A ma sœur.

VENERATION

Je te salue Raymonde,
Reine Divine,
Qui m'éclaire.

Comme une rose
Qui parfume chaque chose,
Tu luis en mes hivers.

Sur la terre où je passe
Tu formes mon espace
Et mes jours.

La nature, qui rit dans le matin
Sous le soleil blanc, l'oiseau
Qui de sa lyre chasse le chagrin
Et ramène l'amour ;
C'est toi, Mon soutien, mon ombre
Et dans le feuillage
Règne ton visage
Seul astre pur de ma vie sombre

PLAINTE

Où sont vos yeux ?
O Mon Amie !

Où sont vos yeux ?
Ces astres de ma vie !

Où sont vos yeux ?
O Mon Amie !

Pourquoi sont-ils partis
Sans revenir ?

Pourquoi ont-ils laissé
Ma vie dans le passé ?
Pourquoi ont-ils laissé
Tout le futur sans avenir ?

EONS MATERIELS

Boîtes à lettres
Aître
Pleins d'êtres
Et de spectres
De pensées.

Boîtes à lettres,
Gouffres où l'esprit
S'engloutit
Pour voyager,
Et pour lier
Les séparés.

Boîtes à lettres
Vous êtes âmes !
Vous êtes femmes
Qui fait naître
Et nous livrent
L'espoir
Couleur d'ivoire...,
Du jour nouveau et saint
D'un lendemain
Sans givre.

SYMPHONIE OROGRAPHIQUE

I

Montagnes ! Dos côteleux jaunes et verts
Maigres comme ceux des gens qui ont souffert;
Montagnes ! Je vous adore, je vous vénère,
Car vous êtes un baume à ma souffrance.

Montagnes ! Coupoles orientales d'oliviers
[d'argent
Qui étendent sur vous leurs nuages blancs,
Montagnes ! O mes Amies ! Je suis votre
[amant,
L'amant de vos splendeurs, et de votre silence.

Montagnes ! Parure satinée d'éternelle jeu-
[nesse
Aux sentiers si doux à l'âme qu'on délaisse,
Montagnes ! Vous êtes belles, quand la caresse
D'un zéphir, fait frissonner vos flancs ;

Montagnes ! aux paradis perdus, cachés,
Comme les sentiments d'un cerveau refoulé
Montagnes ! O mes Amies, votre beauté
Tel un violon fait palpiter mon sang.

II

Le soir qui tendrement vous peint d'ébène
Oh ! Cimes émergées des océans bibliques,
Fait vivre une chanson de sa nocturne haleine
Une chanson d'amour pure et nostalgique.

Une chanson plaintive, qui monte de vos gouf-
[fres
De vos gouffres profonds où roulent les tor-
[rents,
Des torrents, qui hurlent comme un monde qui
[souffre
Un monde qui souffre de la peur du néant.

Vous faites l'heure où l'on aime à rêver
Aux bords de vos abîmes,
Où l'homme peut marcher
A l'ombre de vos cimes
Dans vos sentiers
Sans marcher dans des crimes.

Vous faîtes l'heure, où vient chanter la paix
Qu'accompagne discret
L'orchestre de Dieu.

Vous faites l'heure, où las, on aimerait
Mourir
Et finir
Un rêve malheureux.

Montagnes ! O mes Amies, O mes Amours,
Vous êtes femmes qu'animent tous les jours
Des égaux sentiments.
Je veux chanter cette élégance,
Je veux décrire cette attirance,
Cette mystique attirance,
Qui fait de moi votre amant,
L'amant épris et fou de votre grand silence.

III

Comme des champignons
Sur ces troncs centenaires,
Des toits rouges sont collés sur vos pentes,
Des toits rouges et marrons,
Qui flambent sur la mer
De tiges ondulantes.

C'est un petit village bercé comme un enfant
Par leurs chants maternels
On y trouve la paix, le recueillement,
L'âme sœur et fidèle
Du renoncement
Qui fait dissoudre au loin le souvenir vivant.

Du sommet on peut voir une suite
Infinie de serpents
Qui montent en se tordant
Parmi les pierres cuites.
C'est une route bleue, venant péniblement
Faire au hameau sa visite
Sous le grand lustre pendu au ciel ;
Cruelle
Elle ne fait qu'un salut
Aux maisons pauvres deboût sur la grand'rue
Puis, comme la brise
Elle continue
Pour venir s'enrouler autour d'une église
D'une église exilée, solitaire,
Gardienne muette au pied d'un cimetière ;
D'un cimetière herbeux, qu'un chemin de si-
[lence
Tient au bout de son bras, dans sa main,
Dans sa main refermée sur d'humaines souf-
[frances,
Et sur un monde de Lutins.

IV

Une cascade
Où les naïades
Chantent,
Pour que les morts sommeillent
En leurs tombeaux.

Une cascade blanche
Peignée par tes branches,
Qui, comme une amante
Secoue ses cheveux
Sur son dos ;
Ses longs et fins cheveux
Comme des fils de soleil.

Son onde vole... Douce écharpe
De tulle
Sur l'aile d'un zéphir,
Son onde joue... Un concerto pour harpe,
Dont les perles retombent en dessinant des [bulles,
Des visions, des sourires,
Des images aux couleurs pures,
Des yeux ouverts
Et chers
Qui semblent me parler, en regardant l'azur.

V

Montagnes, O mes Amies,
J'aime votre élégance,
J'aime votre silence,
O Montagnes ! Car vous êtes un tombeau,
Le tombeau des souffrances.

DESIR

Ah, t'embrasser ! Ah, t'embrasser !
Et mourir.

Je rêve de toi
De ton être radieux
Et partout je vois
La lumière de tes yeux.

Partout je vois,
Ta beauté infinie
Toujours règne en moi
Ton image bénie.

Tu es le Dieu,
Que je vénère,

Tu es le Dieu
De mes prières,

Tu es le Dieu
En qui je crois

Tu es le Dieu
Qui me fait malheureux
Ou me remplit de joie.

Oh, Toi
Que partout je revois
Entends mon cœur,
Qui pleure.

Entends sa voix
Ah, t'aimer ! Ah, t'aimer !
    Et mourir.

MEDITATION II

Ma Muse se tait
La souffrance est partie,
Je crois, que plus jamais
Je ne pourrai tendre à l'Infini.

Je n'ai plus goût d'écrire,
Soudain mon âme est vide ;
L'été vient de s'enfuir
Sur l'onde des rapides.

Les jours mélancoliques
Bercent mon cerveau.
Une paix diabolique
En a fait son tombeau.

C'est le calme, le repos,
C'est le beau ciel avant l'orage
C'est l'horizon nouveau
Masquant les tristes images.

Un jour peut-être sonnera l'heure
De la résurection.

PLUIE

La Nature pleure sur le sentier
Dans ses rides boueuses
Son âme vient palir.

Il pleut !
Les arbres ont la goutte au nez !
Dans la nature brumeuse
Enrhumés
On les entend gémir.

Il pleut !
Le sol fume tel un encensoir,
Et l'Univers prit de langueur
Semble une douleur,
Qui ne veut mourir.

Il pleut !
Le monde entier semble d'ivoire.

NOSTALGIE

Maintenant vient la nostalgie,
La nostalgie des soirs d'automne,
Maintenant vient de l'infini
Le son éteint d'un cor qui sonne.

Maintenant là ; dans ma poitrine
Meurt la clarté d'un beau rêve incertain,
Avec l'or flambant sur les collines
Tout se consume en un brasier sans fin.

CERCLE

L'univers est pareil
Depuis la création
Pourtant chaque soleil
Est la génération
Des mondes morts
Pour que renaissent les aurores
De chaque éternité.

Le langage est le même
Depuis la Création,
Pourtant chaque poème
Comme chaque moisson
Renaît des cendres d'un passé.

La vie est la même
Depuis la Création
Pourtant toujours l'on aime
D'une égale passion
Et... la même oraison
Vient chaque fois nous enterrer.

CHANSON

I.

Je suis blasé de tout
    O mon Amour
    Sauf de Vous !

Je suis blasé de l'existence
Des lointains infinis,
Des diaboliques danses
Qui tournent en mon esprit.
Je suis blasé tel un rêve mourant
Qu'une illusion vient raviver
Je suis blasé d'être l'amant
D'un monde périmé.

Je suis blasé de tout
    O Mon Amour,
    Sauf de Vous !

CHANSON

II.

Je suis blasé de tout
O Mon Amour
Sauf de Vous !

Des Aurores
Aux couleurs
Irisées.

Des couchants
Aux instants
Imagés.

Des beautés
Aux étés
Sans paleurs.

Des chansons,
Des Violons,
Des fleurs.

Sauf de Vous
Je suis blasé de tout
  O Mon Amour !

Même de Dieu
Et je ne vois sur terre
Qu'au jour clair
De vos grands yeux.

FINALITE

Torrent dont l'onde claire sans cesse
Sur les pierres étale, et brasse ses joyaux,
        Sois heureux !

La nature est ta maîtresse
Et se mire en tes eaux
        Bleües.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 1er OCTOBRE 1953,
SUR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ DE PRESSE
BERRICHONNE ET D'IMPRIMERIE, SANCERRE (CHER)


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 064501874